

Louise Desbrusses

**couronnes
boucliers
armures**

**LOUISE
DESBRUSSES**

P.O.L

Extrait de la publication

couronnes
boucliers
armures

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

L'ARGENT, L'URGENCE, 2006

Louise Desbrusses

couronnes
boucliers
armures

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2007
ISBN : 978-2-84682-184-1
www.pol-editeur.fr

Tout le monde n'a pas vécu cette journée de la même manière. Tout le monde n'a pas vécu la préparation de cette journée de la même manière. Pas même les Deux Sœurs. Surtout pas les Deux Sœurs. La Seconde encore moins. Les Deux Sœurs pourtant ont été élevées ensemble. Les Deux Sœurs pourtant ont été élevées ailleurs. Elles ont la même histoire, les mêmes histoires, ce sont les filles de l'Autre, de l'Étrangère, et tout les distingue des autres, tout, depuis toujours. Leurs prénoms par exemple. Leurs prénoms ne sont pas à la mode. Surtout pas. La mode, cela se démode. Leurs prénoms sont originaux. Assez. Mais pas trop non plus. Ce pourrait être vulgaire. Leurs prénoms sont des couronnes. Les Deux Sœurs les portent comme des couronnes. Souvent. D'autres fois comme des boucliers. Quand elles étaient enfants, l'Autre leur a expliqué leurs prénoms, pourquoi elle les a choisis,

les droits que leur donne son choix, les droits que lui donne son choix, les devoirs qu'elles ont envers son choix. L'Autre les compare à ceux des petits des autres, elle soupirait : se croire au-dessus et ne pas être fichu de choisir un prénom. Les Deux Sœurs savent que leurs prénoms ont été bien choisis, qu'ils sont au-dessus des autres prénoms, des prénoms des petits des autres. L'un d'eux peut-être même a-t-il été mieux choisi, pense parfois l'une des sœurs, mais elle ne le dit pas. Les deux prénoms sont bien au-dessus de ceux des petits des autres et c'est cela qui compte. Les Deux Sœurs le savent. Les Deux Sœurs savent ce qui compte. Les Deux Sœurs savent ce qu'il faut. Les Deux Sœurs savent qu'il faut toujours être mieux que les autres, au-dessus, sinon on est moins bien. Tôt elles l'ont appris. Tôt elles ont appris à comparer. Ainsi savent-elles repérer chaque erreur, détecter chaque défaut, traquer chaque imperfection. Savoir cela, comparer, repérer, détecter, traquer, rend certains choix plus malaisés. Le souci ce matin a été d'élire les bons vêtements, le bon maquillage, les bons bijoux et tous les accessoires assortis à la couronne du nom. Pour l'Aînée qui jamais n'aime rien laisser au hasard, la tâche est ardue tous les jours. Elle l'est ce matin plus encore s'il se peut. Pour l'Aînée. La Seconde, elle, tente aujourd'hui de relever un nouveau défi, s'habiller comme si les autres étaient n'importe qui, comme si elle ne les connaissait pas, comme si cela ne portait pas à conséquence, comme si cela n'avait pas la moindre importance. S'habiller

comme un jour ordinaire en pensant à ne pas y penser, c'est finalement assez facile, découvre la Seconde qui, la prochaine fois, décide-t-elle, ne pensera même pas à ne pas y penser, pourquoi n'en a-t-elle pas eu l'idée avant? Courir, arriver en retard, elle déteste, il est trop difficile d'apaiser un cœur qui s'emballa pour un rien, des nerfs qui se tendent pour un rien, des mains qui tremblent pour un rien, des genoux qui faiblissent pour un rien, impossible d'arrêter la sueur qui colle à la peau, aux narines, de chasser la crainte de luire, de sentir peut-être. Arriver à temps sans souci de son apparence, c'est ce que désirait la Seconde, c'est ce que réussit la Seconde. Pendant que sur le parking, puis dans les toilettes du restaurant, l'Aînée parachève son ouvrage, la Seconde entre dans le jardin. Soulagée. Légère. Cela empêchera, veut-elle espérer, la peur des autres de renaître. Aujourd'hui, a-t-elle décidé, elle ne se laissera pas effrayer. D'eux, croit-elle, désormais elle se fiche. Calme, elle restera. Si cet état perdure, elle s'estimera satisfaite. Pour aujourd'hui. L'Aînée, elle, ne voit pas les choses de cette façon. Du tout. L'Aînée, elle, vient par obligation. Par nécessité. Pour ne pas laisser la place vide. Pour montrer qu'elle a une place à elle. Une place qui lui revient. Qu'elle l'occupe, sa place. Et puis aussi vient-elle, l'Aînée, pour soutenir l'Autre, l'Étrangère, Mère. La défendre. Au combat, méticuleuse, précise, l'Aînée se prépare. Mieux que quiconque, mieux que sa Seconde, croit-elle savoir, elle sait l'importance qu'a, qu'aura chaque détail. L'habit

est comme une armure. L'habit est une armure. Son armure. Il ne lui faut aucun défaut. Les autres sont aux aguets. Prêts à tout. Prêts à rire. Non, pas à rire. Non. Rire, ils laissent cela à l'Autre et à ses filles. Non. Eux sourient. Et à peine encore. À sourire, donc. À faire ainsi sentir que l'effort a été vain. À se montrer supérieurs. Au-dessus. L'Aînée sait qu'ils ne sont pas supérieurs, pas au-dessus, mais elle veut que cela se voie. Qu'ils ne puissent l'ignorer. Dans son prénom, cela se voit. Cela doit se voir dans son apparence. Cela va se voir dans son apparence. Cela se voit. Couronne, bouclier, armure, l'Aînée est forte. L'Aînée est une guerrière. Sa Seconde aussi est une guerrière. Toujours l'Aînée l'a-t-elle considérée ainsi, sa Seconde. Les filles de Mère sont des guerrières. Elles le doivent. Elles le lui doivent. L'Aînée le lui doit. Et la Seconde aussi le lui doit. Pourtant ce matin, semble-t-il à l'Aînée, sa Seconde est distraite. Pis. Négligente. L'Aînée en est contrariée. Un instant. Bref. Elle se rassure. Sa Seconde n'est pas venue depuis longtemps. Elle s'est assoupie. Voilà. Sur les autres qui jamais ne renoncent l'Aînée compte. Les attaques des autres vont réveiller la Seconde. Il le faut. Mère a besoin de ce soutien. Aujourd'hui encore. Aujourd'hui encore plus. Aujourd'hui surtout. Aujourd'hui Mère paraît proche de la défaite. Sa beauté en est rongée. Elle, l'élégante, est fagotée. Oui, fagotée. Les Deux Sœurs en sont gênées. Oui, gênées. Son visage est un peu, oui, bouffi comme si elle avait pleuré, et son corps plus, oui, plus décharné

que jamais. Ratage total. Visible. Surtout pour la Seconde. Même pour l'Aînée. Au milieu des autres, Mère sera seule, plus seule, s'il se peut, dans cet état. Certes, Père sera près d'elle. Père est toujours près d'elle. Mais, sait l'Aînée, Mère ne peut compter sur Père. Père n'est d'aucun usage. Un jour, au début presque, il s'est déclaré neutre. Neutre? L'être, pour Mère, ne se peut, revient à ne l'être pas : soit on est pour elle, soit on est contre. L'Aînée le sait. La Seconde le sait. Les Deux Sœurs le savent. Mère le leur a enseigné. Son Aînée est donc pour elle. La Seconde est donc pour elle. Les Deux Sœurs sont donc pour elle. Il le faut. Car les forces sont inégales. Il le faut. Car la lutte est inégale. Et Mère s'épuise. Et Mère est épuisée. Et Mère ne peut compter que sur ses filles. Mère donc compte sur ses filles. Elle compte sur les Deux Sœurs. Les Deux Sœurs soudées par les prénoms qu'elles ont reçus, l'éducation qu'elles ont subie, les maisons où elles ont grandi, les écoles où elles ont étudié, la ville où elles n'ont pas vécu. Certes la Seconde vit loin maintenant. Depuis longtemps elle n'a pu montrer comment elle pratiquait l'enseignement de Mère. C'est l'occasion, décide l'Aînée qui, elle, n'a cessé de réviser, s'entraîner, s'exercer. Car l'Aînée déteste l'injustice. Car la Seconde aussi déteste l'injustice. Car les Deux Sœurs détestent l'injustice. L'Autre compte sur elles pour la protéger des autres qui l'encerclent.

couronnes

les autres arrivent les uns après les autres sont accueillis par des serveurs lisses allégés de leurs effets orientés d'un geste invités à pénétrer dans le jardin trois marches de pierre pelouse pelée par plaques jardinières ternes grands arbres les sièges de jardin en plastique blanc chaises longues fanées jeux d'enfants criards mur d'enceinte les uns et les autres gravissent les trois marches indifférents aux grands arbres les aux jardinières ternes foulent la pelouse pelée par plaques marchent jusqu'aux sièges de jardin en plastique blanc les premiers arrivés ont pris place déjà les enfants crient en courant vers les jeux criards les uns se penchent vers les autres les uns embrassent les autres

La Seconde aussi embrasse. La Seconde embrasse les uns et la Seconde embrasse les autres. La Seconde embrasse tout le monde. Elle embrasse des tantes et elle embrasse des oncles, elle embrasse des cousines et des cousins, elle embrasse des femmes et des maris, des sœurs, des frères, quelques vieux, des enfants, beaucoup d'enfants. Elle embrasse les mêmes qu'avant et elle embrasse de nouveaux visages. Elle embrasse tous ceux qui venaient chaque été à la Villa du Lac et aussi tous les autres qui n'y sont jamais venus et ne s'y rendront jamais. Elle embrasse mais ne pense pas, surtout pas, à la Villa du Lac où déjà Père, enfant, venait en vacances. Elle y pensera plus tard. Pour l'instant elle tente de ne penser à rien, à rien de particulier, rien d'aussi particulier. Pour l'instant elle se concentre, elle se concentre en essayant de ne pas penser qu'elle se concentre. Ne rien laisser s'infiltrer

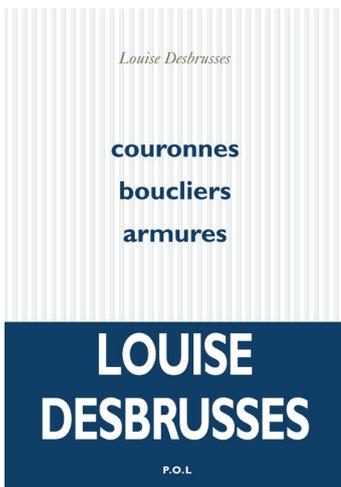
entre elle et son état, aucun poison, elle se l'est promis. N'en absorber aucun et, s'est-elle promis aussi, n'en produire aucun. Le plus grand danger toujours vient de soi, sait d'un savoir récent la Seconde. Prudente, elle va être. Un poison, même à petites doses, sa nouvelle peau ne le supporterait pas. Trop fraîche. Fine. Fragile donc, sait d'un savoir ancien la Seconde. Car sans peau, elle est née. C'est sa maladie, à la Seconde. Maladie grave. Naître sans peau n'est pas fait pour la guerre. Chaque heurt fait naître une douleur amère qui se répand dans tout le corps. Quelques heurts suffisent pour que l'intérieur se rétracte. Quand sans cesse il y en a, des heurts, l'on est si rétracté que l'on finit par s'imaginer que jamais on ne se redéplie. Sans cesse il y en avait eu, des heurts, au point que la Seconde avait fini par croire que jamais plus elle ne se redéplierait. Pourtant un jour cela avait eu lieu. Et puis tout avait recommencé. Quand il n'y en avait plus eu, de heurts, la Seconde les avait cherchés. Ailleurs. Et la Seconde les avait trouvés. Ailleurs. La Seconde ne savait pas qu'elle les cherchait. La Seconde ne savait pas qu'elle les trouvait. La Seconde ne savait rien. La Seconde croyait qu'elle savait, mais elle ne voulait rien savoir. Quand vraiment la Seconde avait voulu savoir, elle avait su. Elle avait su d'abord qu'elle les avaient trouvés, ces heurts, elle avait su ensuite qu'elle les avait cherchés, ces heurts qu'elle avait trouvés. Une fois encore elle avait cru que jamais plus elle ne se redéplierait. Mais cela avait eu lieu. Une fois

encore. La dernière, préférerait la Seconde qui maintenant sait de savoir sûr que la vie est une épreuve amère pour les sans-peau, la Seconde qui s'est promis de ne jamais laisser, non jamais plus, quiconque, et surtout pas elle, abîmer sa nouvelle peau. Pour ne pas l'abîmer, mieux vaut éviter, sait-elle, de penser à certaines choses. Des choses comme la Villa du Lac. Mais sans lutter pour ne pas y penser. Lutter c'est déjà y penser. Et si elle ne peut s'empêcher d'y penser autant trouver la bonne manière, si elle existe, plutôt que de lutter. Peut-être, se dit-elle, que si elle y pense un peu, tout de suite, ici, parmi ces gens, sans lutter pour ne pas y penser, oui, peut-être en rêvera-t-elle moins. Si souvent elle en rêve, de la Villa du Lac, où se mêlent et s'emmêlent, mais ne se confondent pas, les souvenirs des uns et des autres, les souvenirs de la Seconde aussi. Si souvent dans ses nuits elle revient à l'ombre des arbres sombres longer le sentier de sable doux vers le lac qui paraît si vert du balcon de la Villa du Lac qui n'est plus la maison familiale. Vendue. Vendue avec les souvenirs que les uns et les autres y ont laissés. Les souvenirs de ceux qui ne l'ont pas achetée, qui n'en voulaient pas. Les souvenirs aussi de la Seconde et de l'Aînée qui l'auraient tant voulue, surtout l'Aînée. Mais la Villa du Lac n'était pas destinée à finir entre leurs mains. Pas question. La Seconde s'en souvient. Bien. Plutôt à des étrangers qu'aux filles de l'Étrangère, la Villa du Lac où elles n'étaient que tolérées huit petits jours par année, à la même date toujours. Ravies

et craintives, elles s'y mouvaient avec précaution. D'elles les autres n'attendaient que fautes et salissures, chaque geste pouvait se transformer en bêtise qui les ferait bannir à l'instant, pour laquelle l'Autre paierait éternellement et les ferait en retour payer aussi longtemps. Pour parer à tout, Mère avait édicté une liste d'interdits impossible à retenir : il ne fallait pas lui faire honte, il ne fallait lui attirer aucun ennui, ne pas se faire remarquer, atteindre la perfection. Il aurait même fallu lui faire honneur. Impossible, les concurrentes étant par nature disqualifiées. Mais pour Mère, la Seconde et sa sœur essayaient. Et malgré les dangers ni l'une ni l'autre ne se lassaient de la Villa du Lac. Une parcelle leur appartenait, une parcelle où s'accumulaient les désirs inassouvis des autres jours d'été qu'elles passaient en exil, une parcelle à laquelle même la Seconde tenait. Oui, même elle. Qui pourtant après des heurts trop vifs était partie avant la fin des huit petits jours. Même elle l'aurait voulue, cette parcelle qui ne lui appartient plus. Vendue sa parcelle. Mais pas ses souvenirs, pas le bleu fané de la peinture des escaliers, pas le rugueux des couvre-lits à franges, pas l'odeur des produits d'entretien ou le goût des abricots volés dans le cellier, pas le crissement des gravillons sous les pas dans la courette ni le délavé des stores. Chaque détail, la Seconde peut se souvenir de chaque détail. Bien mieux que ceux de n'importe quel endroit où elle a vécu. Bien mieux même que de la maison qu'elle avait choisie avec cet homme, la maison où elle

N° d'éditeur : 1999
N° d'édition : 148804
N° d'imprimeur : 07XXXX
Dépôt légal : août 2007

Imprimé en France



Louise Desbrusses
**couronnes, boucliers,
armures**

Cette édition électronique du livre
couronnes, boucliers, armures de Louise Desbrusses
a été réalisée le 21 juin 2010 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer
en mai 2007 (ISBN : 9782846821841)
Code Sodis : N38850 - ISBN : 9782846825283